

PAULO COELHO

SUR LE BORD
DE LA RIVIÈRE PIEDRA
JE ME SUIS ASSISE ET J'AI PLEURÉ



Flammarion

PAULO COELHO

SUR LE BORD DE LA RIVIÈRE PIEDRA JE ME SUIS ASSISE ET J'AI PLEURÉ

Pilar et son compagnon se retrouvent après onze années de séparation. Elle, une femme à qui la vie a appris à être forte et à ne pas se laisser déborder par ses sentiments. Lui, un homme qui possède le don de guérir les autres et cherche dans la religion une solution à ses conflits intérieurs. Tous deux sont unis par le désir de changer et de poursuivre leurs rêves. Ils décident alors de se rendre dans un petit village des Pyrénées, pour découvrir leur vérité intime.

« Paulo Coelho touché par la Grâce. »

Lire

Né à Rio de Janeiro en 1947, Paulo Coelho est l'un des écrivains les plus célèbres au monde. Tous ses romans, notamment L'Alchimiste, Veronika décide de mourir et Le Pèlerin de Compostelle, sont des best-sellers, traduits en quatre-vingts langues.

Traduit du portugais (Brésil)
par Jean Orecchioni

Flammarion

SUR LE BORD
DE LA RIVIÈRE PIEDRA
JE ME SUIS ASSISE
ET J'AI PLEURÉ

DU MÊME AUTEUR

- L'Alchimiste*, Éditions Anne Carrière, 1994
Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré,
Éditions Anne Carrière, 1995
Le Pèlerin de Compostelle, Éditions Anne Carrière, 1996
La Cinquième Montagne, Éditions Anne Carrière, 1998
Manuel du guerrier de la lumière, Éditions Anne Carrière,
1998
Conversations avec Paolo Coelho, Éditions Anne Carrière,
1999
Le Démon et Mademoiselle Prym, Éditions Anne Carrière,
2001
Onze Minutes, Éditions Anne Carrière, 2003
Maktub, Éditions Anne Carrière, 2004
Le Zahir, Flammarion, 2005
Comme le fleuve qui coule, Flammarion, 2006
La Sorcière de Portobello, Flammarion, 2007
La Solitude du vainqueur, Flammarion, 2009
Brida, Flammarion, 2010
Aleph, Flammarion, 2011
Le Manuscrit retrouvé, Flammarion, 2013
Adultère, Flammarion, 2014

Paulo COELHO

SUR LE BORD
DE LA RIVIÈRE PIEDRA
JE ME SUIS ASSISE
ET J'AI PLEURÉ

*Traduit du portugais (Brésil) par
Jean Orecchioni*

Flammarion

Titre original :
NA MARGEM DO RIO PIEDRA EU SENTEI E CHOREI

<http://paulocoelhoblog.com>

« Cette édition est publiée avec l'accord
de Sant Jordi Associados, Agencia Literaria,
S.L.U., Barcelone, Espagne. »

Tous droits réservés

© Paulo Coelho, 1994

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai Lu, 2008.

ISBN : 978-2-2900-0705-1

*Pour I. C. et S. B., dont la communion dans l'amour
m'a permis de voir la face féminine de Dieu ;
Monica Antunes, compagne de la première heure,
qui embrase le monde avec son amour
et son enthousiasme ;
Paulo Rocco, pour la joie des batailles
que nous avons menées ensemble
et la dignité des combats
que nous avons livrés entre nous ;
Matthew Lore, pour n'avoir pas oublié
une ligne pleine de sagesse du I Ching :
« La persévérance est favorable. »*

*Et la Sagesse a été justifiée
par tous ses enfants.*

LUC, VII, 35

NOTE DE L'AUTEUR

Un missionnaire espagnol qui visitait une île rencontra trois prêtres aztèques.

« De quelle façon priez-vous ? demanda-t-il.

— Nous ne connaissons qu'une seule prière, répondit l'un des Aztèques. Nous disons : « Dieu, Tu es trois, nous sommes trois. Aie pitié de nous. »

— Belle oraison, dit le missionnaire. Mais ce n'est pas exactement la prière que Dieu entend. Je vais vous en apprendre une bien meilleure. »

Le religieux leur enseigna une prière catholique et poursuivit sa route d'évangélisation. Des années plus tard, à bord du navire qui le ramenait en Espagne, il dut repasser par cette même île. Du tillac, il vit les trois prêtres sur le rivage et leur fit signe.

C'est alors que les trois hommes s'avancèrent dans sa direction en marchant sur l'eau.

« Père ! Père ! appela l'un d'eux en s'approchant du navire. Apprenez-nous de nouveau cette prière que Dieu entend ; nous n'avons pas réussi à nous la rappeler.

— Qu'importe », dit le missionnaire, voyant le miracle. Et il demanda pardon à Dieu pour n'avoir pas compris plus tôt qu'Il parlait toutes les langues.

Cette histoire illustre bien ce que j'essaie de raconter dans ce livre. Nous remarquons rarement que nous vivons au milieu de l'extraordinaire. Les miracles se produisent tout autour de nous, les signes de Dieu nous montrent le chemin, les anges essaient de se faire entendre – mais, comme nous avons appris qu'il existe des formules et des règles pour arriver jusqu'à Dieu, nous n'y accordons aucune attention. Nous ne comprenons pas qu'Il est là où on Le laisse entrer.

Les pratiques religieuses traditionnelles ont leur importance : elles nous font partager avec les autres l'expérience communautaire de l'adoration et de l'oraison. Mais nous ne devons jamais oublier que l'expérience spirituelle est avant tout une expérience *pratique* d'amour. Et, dans l'amour, il n'existe pas de règles. Nous pouvons bien essayer de suivre des manuels, de contrôler notre cœur, d'avoir une stratégie de comportement, tout cela ne sert à rien. C'est le cœur qui décide, et ce qu'il décide fait loi.

Nous avons tous eu l'occasion de nous en rendre compte par nous-mêmes. À un moment ou à un autre, il nous est arrivé de dire en pleurant : « Je souffre pour un amour qui n'en vaut pas la peine. » Nous souffrons parce que nous croyons donner plus que nous ne recevons. Nous souffrons parce que notre amour n'est pas reconnu. Nous souffrons parce que nous n'arrivons pas à imposer nos règles. Mais nous souffrons sans raison, car dans l'amour est le germe de notre développement. Plus nous aimons, plus nous sommes proches de l'expérience spirituelle. Les vrais illuminés, ceux dont l'âme était embrasée par l'amour, triomphaient de tous les préjugés de l'époque. Ils chantaient,

riaient, priaient à haute voix, dansaient, partageaient ce que saint Paul a nommé la « sainte folie ». Ils étaient joyeux, parce que celui qui aime a vaincu le monde, sans crainte de perdre quoi que ce soit. Le véritable amour est un acte de don total.

La rivière Piedra... est un livre sur l'importance de ce don. Pilar et son compagnon sont des personnages fictifs, mais ils symbolisent les nombreux conflits qui sont notre lot dans la recherche de l'Autre Partie. Tôt ou tard, nous devons vaincre nos peurs – puisque le chemin spirituel se fait au travers de l'expérience quotidienne de l'amour.

Le moine Thomas Merton disait : « La vie spirituelle n'est rien d'autre que l'amour. On n'aime pas parce qu'on veut faire le bien, ou aider, ou protéger quelqu'un. En agissant ainsi, nous voyons dans le prochain un simple objet, et nous nous voyons nous-mêmes comme des personnes généreuses et sages. Cela n'a rien à voir avec l'amour. Aimer, c'est communier avec l'autre, et découvrir en lui l'étincelle de Dieu. »

Puissent les pleurs de Pilar sur le bord de la rivière Piedra nous conduire sur le chemin de cette communion.

P. C.

Sur le bord de la rivière Piedra...

...Je me suis assise et j'ai pleuré. La légende raconte que tout ce qui tombe dans les eaux de cette rivière, les feuilles, les insectes, les plumes des oiseaux, tout se transforme en pierres de son lit. Ah ! que ne donnerais-je pas pour pouvoir arracher mon cœur de ma poitrine et le jeter dans le courant... Il n'y aurait alors plus de douleur, plus de regret, plus de souvenirs.

Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré. Le froid de l'hiver a fait que j'ai senti les larmes sur mon visage, et elles se sont mêlées aux eaux glaciales qui coulent devant moi. Quelque part, cette rivière en rejoint une autre, puis une autre, jusqu'au moment où, bien loin de mes yeux et de mon cœur, toutes ces eaux se confondent avec la mer.

Que mes larmes coulent ainsi très loin, afin que mon amour ne sache jamais qu'un jour j'ai pleuré pour lui. Que mes larmes coulent très loin, et alors j'oublierai la rivière, le monastère, l'église dans les Pyrénées, la brume, les chemins que nous avons parcourus ensemble.

J'oublierai les routes, les montagnes et les champs de mes rêves, ces rêves qui étaient les miens et que je ne reconnaissais pas.

Je me souviens de mon instant magique, de ce moment où un « oui » ou un « non » peut changer toute notre existence. Il me semble qu'il y a bien longtemps de cela, et pourtant voilà seulement une semaine que j'ai retrouvé mon amour et que je l'ai perdu.

C'est sur les rives de la rivière Piedra que j'ai écrit cette histoire. J'avais les mains gelées, mes jambes repliées s'engourdisaient, et je devais m'interrompre à tout instant.

« Essaie seulement de vivre. Se souvenir est l'apanage des plus vieux », disait-il.

Peut-être l'amour nous fait-il vieillir avant l'heure et redevenir jeunes quand la jeunesse s'en est allée. Mais comment ne pas se rappeler ces moments-là ? C'est pour cette raison que j'écris, pour transformer la tristesse en nostalgie, la solitude en souvenirs. Pour que, lorsque j'aurai fini cette histoire, je puisse la jeter à la rivière Piedra – ainsi avait dit la femme qui m'avait reçue. Alors, pour employer les mots qu'avait prononcés une sainte, les eaux pourraient éteindre ce que le feu avait écrit.

Toutes les histoires d'amour sont semblables.

Nous avons passé ensemble notre enfance et notre adolescence. Puis il partit, comme partent tous les garçons des petites villes. Il dit qu'il voulait connaître le monde, que ses rêves allaient bien au-delà des terres de Soria.

Pendant quelques années, je n'ai pas eu de nouvelles. De temps à autre je recevais une lettre, mais c'était tout, car il ne revint jamais aux bois et aux rues de notre enfance.

Quand j'eus terminé mes études, j'allai habiter Saragosse, et je découvris qu'il avait raison. Soria était une petite ville, et son unique grand poète a dit que c'est en marchant que se fait le chemin. J'entrai à la faculté et trouvai un fiancé. Et je me mis à préparer un concours dans l'administration publique. Je trouvai un emploi de vendeuse pour payer mes études, échouai au concours, renonçai au fiancé.

Ses lettres, alors, devinrent peu à peu plus fréquentes, avec des timbres de différents pays. J'étais jalouse. Il était l'ami plus âgé, celui qui savait tout, qui parcourait le monde, laissait grandir ses ailes, tandis que moi je cherchais à m'enraciner.

Un beau jour, ses lettres ont commencé à parler de Dieu. Elles provenaient toutes d'un même endroit, en France. Dans l'une d'elles, il exprimait son désir d'entrer au séminaire et de consacrer sa vie à la prière. Je répondis en lui demandant d'attendre un peu, de vivre un peu plus longtemps sa liberté avant de prendre un engagement si grave.

Après avoir relu ma lettre, je décidai de la déchirer : qui donc étais-je pour lui parler de liberté ou d'engagement ? Lui savait ce que ces mots voulaient dire, moi non.

Un jour, j'appris qu'il donnait des conférences. Je fus surprise, car il était trop jeune pour pouvoir enseigner quoi que ce fût. Mais, voilà deux semaines, il m'a envoyé une carte dans laquelle il disait qu'il devait prendre la parole devant un petit groupe à Madrid, et qu'il tenait beaucoup à ma présence.

J'ai mis quatre heures pour aller de Saragosse à Madrid ; mais je voulais le revoir. Je voulais l'entendre. Je voulais m'asseoir avec lui dans un café, évoquer le temps où nous jouions ensemble et pensions que le monde était trop vaste pour qu'on en fît le tour.

Samedi 4 décembre 1993

La conférence avait lieu dans un endroit plus conventionnel que je ne l'avais imaginé, et il y avait davantage de monde que je ne m'attendais à en trouver. Je n'ai pas su me l'expliquer. « Serait-il devenu quelqu'un de célèbre ? » Il ne m'avait rien dit dans ses lettres. J'ai eu envie de m'adresser aux gens autour de moi, de leur demander ce qu'ils étaient venus faire ici, mais je n'ai pas osé.

J'ai été surprise en le voyant entrer. Il ne ressemblait pas au gamin que j'avais connu – mais en onze ans, évidemment, on change. Il était plus beau, ses yeux brillaient.

« Il nous rend ce qui était à nous », a dit une femme à côté de moi.

La phrase était étrange.

« Qu'est-ce qu'il rend ? ai-je demandé.

— Ce qui nous a été volé : la religion.

— Non, il ne nous rend rien du tout, a répliqué une femme plus jeune, assise à ma droite. Ils ne peuvent pas nous rendre ce qui nous appartient déjà.

— Que faites-vous ici, alors ? a lancé la première, irritée.

— Je veux l'écouter. Je veux voir ce qu'ils pensent au juste. Ils nous ont déjà fait brûler une fois, ils peuvent bien vouloir recommencer.

— C'est une voix isolée, a dit la femme. Il fait son possible. »

La plus jeune a eu un sourire ironique et s'est détournée, mettant fin à la conversation.

« Pour un séminariste, c'est une attitude courageuse », a poursuivi l'autre en me regardant, cette fois, pour chercher un soutien.

Je n'y comprenais rien ; je suis restée muette, et elle a renoncé. La plus jeune m'a fait un clin d'œil, comme si j'avais été sa complice. Mais c'était pour une autre raison que je me taisais. Je pensais à ce que cette femme avait dit : « séminariste ». Ce n'était pas possible. Il me l'aurait dit.

Il a commencé à parler, et je n'arrivais pas à me concentrer convenablement. « J'aurais dû m'habiller mieux que cela », me suis-je dit, sans comprendre pourquoi je m'en souciais si fort. Il m'avait remarquée dans l'assistance, et j'essayais de deviner ce qu'il pensait : de quoi avais-je l'air ? Quelle différence y a-t-il entre une fille de dix-huit ans et une femme qui en a vingt-neuf ?

Sa voix était toujours la même. Mais ses mots avaient changé.

Et je lui ai tendu les feuillets qui reposaient sur mes genoux.

Tout l'après-midi, je suis restée à regarder les eaux de la rivière Piedra. La femme nous a apporté des sandwiches et du vin, a dit quelque chose sur le temps qu'il faisait et nous a de nouveau laissés seuls. À plusieurs reprises, il a interrompu sa lecture, le regard perdu vers l'horizon, absorbé dans ses pensées.

À un moment, j'ai décidé de faire quelques pas dans le bois, et je me suis promenée le long des petites cascades, sur les pentes chargées d'histoire. Alors que le soleil déclinait, je suis revenue à l'endroit où je l'avais laissé.

« Merci, m'a-t-il dit d'abord, en me rendant les feuillets. Et pardon. »

Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai souri.

« Ton amour me sauve et me rend à mes rêves », a-t-il poursuivi.

Je suis restée muette, sans bouger.

« Est-ce que tu te rappelles le psaume 137 ? » m'a-t-il demandé.

J'ai fait non de la tête. J'avais peur de parler.

« *Au bord des fleuves de Babylone...* »

— Oui, oui, je le connais, ai-je dit alors, sentant que je revenais peu à peu à la vie. Il parle de l'exil. Des gens qui suspendent leurs harpes aux arbres parce qu'ils ne parviennent pas à chanter la musique que réclame le cœur.

— Mais après avoir pleuré, nostalgique du pays de ses rêves, le psalmiste se promet à lui-même :

*Si je t'oublie, Jérusalem,
Que ma droite se dessèche !
Que ma langue s'attache à mon palais,
Je perds ton souvenir,
Si je ne mets Jérusalem
Au plus haut de ma joie.*

J'ai souri encore.

« Je commençais à oublier. Et tu m'as fait retrouver la mémoire.

— Tu crois que le don te reviendra ? ai-je demandé.

— Je l'ignore. Mais Dieu m'a toujours donné une seconde chance. Il me la donne en ce moment avec toi. Et Il m'aidera à retrouver mon chemin. »

Je l'ai de nouveau interrompu :

« *Notre* chemin.

— Oui, notre chemin. »

Il m'a pris les mains et m'a fait lever.

« Va prendre tes affaires. Les rêves donnent du travail. »